



**Je traverse la rue,
je trouve du travail**

Aurélie William Levoux





**Je traverse la rue,
je trouve du travail**

Aurélie William Levoux



FÉDÉRATION
FRANÇAISE DES ASSOCIATIONS DE PARENTS

J'ai entendu que
l'optimisme allait
devenir un critère
d'engagement dans
les entreprises.

Parce que ça rend
performant, ils ont
dit.

Cette idée m'a très
fort déprimée.

Le psy

Il m'a appelée du haut des escaliers. Je l'ai regardé en montant les marches. C'est vous ?, j'ai demandé, en le rejoignant. C'est moi, pourquoi, ça vous étonne?, il m'a demandé, crispé. Non, c'est que vous êtes jeune, j'ai souri. Ça vous dérange que je sois jeune?, il a demandé, sur la défensive. Non, pas du tout, je ne m'y attendais pas, c'est tout, j'ai répondu gentiment. Prenez place. D'abord, je vais remplir une petite fiche avec vos informations personnelles, il m'a dit, sans me regarder, un peu rouge et légèrement suant, en se plongeant dans son carnet. Il portait des écarteurs d'oreilles, un t-shirt de métal, de longs cheveux filasses et blonds, un maigre bouc et de vilaines lunettes rectangulaires. Il ressemblait de façon surprenante à un gars qui joue à des jeux vidéos et se branle beaucoup, j'ai pensé en l'observant. Il a pris note, avec son poignet rempli de bracelets de festivals, visiblement assez perturbé, pour une raison qui m'échappait. Bien, nous allons commencer, mais si je ne vous conviens pas, je connais des psychiatres, dans ce centre, en qui j'ai confiance, et vers lesquels je pourrais vous diriger, il m'a dit. Sachez qu'ici, nous sommes tenus par le secret professionnel, rien ne sortira de cette pièce, il m'a rassurée. Ne vous inquiétez pas pour ça, je n'ai de secrets pour personne, j'ai ri. Est-ce que vous buvez ?, il a demandé soudainement autoritaire, après quelques questions sur ma situation familiale, un sourcil relevé.

Je bois parfois, oui, j'ai répondu en souriant. À quelle fréquence? Est-ce que vous commettez des actes répréhensibles lorsque vous buvez ? Êtes-vous un danger pour vous ou pour les autres ?, il a demandé en se concentrant sur sa fiche vide. Euh, je parle beaucoup, je suis hyper chiant, je me dispute pas mal, je me retrouve dans des situations gênantes, très honteuses, mais c'est festif, enfin, ce n'est pas hors norme, j'ai dit en souriant toujours, imaginant très bien qu'il devait, lui aussi, aller boire de la bière, particulièrement dans des bars irlandais, avec ses amis du Métal. Êtes-vous allée en prison ? Euh, non, j'ai ri. Il n'a pas ri. Je viens ici pour des troubles des émotions, je suis excessive, certes assez fluctuante, mais non, aucun problème d'addiction, ni avec la justice, en tous cas

pas encore, j'ai ri. Il n'a pas ri. Bien, parlez-moi plus en détail de ce qui vous amène. J'ai raconté un peu mes angoisses, ma peur de l'abandon, du vide, mon amour de l'amour. Oui, je vois, il m'a très vite coupée, comme si on avait fait le tour de la question. J'ai eu une amie comme ça, elle me fait penser à vous, c'est même assez dingue, enfin, n'y voyez aucune ambiguïté, c'était il y a dix ans. Une artiste très perdue, il a dit, le visage affecté. Il était devenu rouge. J'ai attendu.

Oui, je suis artiste, je le suis peut-être devenue à cause de ma sensibilité, mais ça me permet d'exprimer ce qui ne va pas, c'est une chance, j'ai essayé de continuer, c'est en ça que je n'ai pas de problème au niveau de la communication de mes émotions, mais bien pour trouver des pistes vers la sérénité. Je vois très bien, il a lancé. J'ai connu quelques filles des Beaux-Arts, la première était anorexique et boulimique, un cas affreux, la seconde avait de graves soucis familiaux, la troisième était folle à lier, elle était nocive, elle m'a fait un mal de chien, et je me suis dit que plus jamais je n'aurais affaire avec des filles comme ça, qu'il n'y avait rien à faire pour ce genre de cas, il a continué. Il avait l'air très en colère. J'ai regardé mes genoux, puis je lui ai souri. Je comprends, j'ai dit, un peu abattue quand même. Voilà, sachez que les troubles des émotions se gèrent, on peut en venir à bout, mais je vais être cash, c'est difficile, très difficile, beaucoup n'y arrivent pas et se cassent les dents. Il m'a regardée, menaçant, avec hauteur, un sourcil relevé. Oui, je sais, j'ai acquiescé poliment. Ça demande de la rigueur. Moi, je suis la locomotive... du train, et vous... Non ! Vous, vous êtes la locomotive, et moi je suis le charbon, le carburant, il s'est repris. C'est un travail de collaboration, le travail doit venir de vous, c'est vous qui apportez la matière, si vous ne donnez rien, je ne peux rien faire, pour vous, il m'a engueulée. Oui, je sais, mais donner n'est pas un problème pour moi, vous savez, j'ai répondu, sans toujours avoir eu l'occasion d'en placer une. Je suis psychologue, mais aussi sexo, nous verrons si ce sera utile pour vous, et rien, évidemment, ne sortira de cette pièce, il a continué, plus calme. Je n'ai pas peur de ça, j'ai ri. Moi, ce que je demande, c'est de la régularité, si vous ne venez pas, vous devrez payer, car je suis indépendant, vous devez



savoir ce que c'est, vous qui êtes artiste, il a dit. Je suis rarement payée, j'ai ri. Il n'a pas ri. Ici, tout est permis, vous êtes libre, mais je refuse la violence, si vous levez la main sur moi, ce sera dehors directement, il m'a prévenue. Oui, bien sûr, j'ai dit, compréhensive. Le gars qui est passé avant vous était un toxicomane, j'ai fait un deal avec lui, par rapport à sa consommation d'alcool, il peut boire une Cara Pils pendant notre entretien, par exemple, ça c'est possible, mais un autre a retourné mon bureau la semaine dernière, et c'est inacceptable, il m'a expliqué, encore sous le choc. Voilà, alors, si vous voulez que je vous accompagne, vous savez tout, mais je peux vous diriger vers une autre personne, il a redit. Si vous me trouvez trop jeune, ou que mes chaussures vous déplaisent, il n'y a pas d'obligation, il a haussé les épaules. J'ai regardé ses Nike, puis ses écarteurs d'oreilles.

Non, ça va, il n'y a pas de problème, mais comment fonctionnez-vous, en fait? Vous donnez des conseils, c'est moi qui parle ou c'est vous, vous donnez des exercices ?, j'ai demandé, curieuse. Je vous écouterai, mais effectivement, je ne suis pas là pour fermer ma gueule, il a lancé. Ça sera comme maintenant, il a dit en me regardant avec l'autorité de son sourcil relevé. Ce serait à quel rythme ?, j'ai demandé. Pour vous, je dirais toutes les deux semaines, vous n'avez pas de gros problèmes, je pense que cela suffirait, il a déclaré, sans savoir toujours ni où j'en étais, ni ce qui me torturait. Bien, si vous êtes d'accord, nous allons clôturer la séance pour aujourd'hui, il a dit en se levant. Alors quel est l'exercice du jour ?, j'ai demandé, toujours souriante. Votre devoir sera de réfléchir à votre envie de continuer avec moi ou non, vous allez dormir là-dessus et prendre cette décision, il a dit avec une voix de curé. Alors, nous habitons dans la même ville, mais si nous nous croisons, je ne viendrai pas vers vous, ce sera à vous de venir me saluer si vous le souhaitez, il a dit, en me serrant la main. Et tout ce qui a été dit entre ces quatre murs ne sortira pas d'ici, nous sommes tenus par le secret professionnel, il m'a précisé pour la quatrième fois. Moi aussi, je suis tenue par le secret professionnel ?, j'ai blagué. Non, euh, moi, il a répondu, sans bien comprendre.



Le consommateur

Tu as vu, il y a de nouvelles boutiques en ligne d'objets garantis à vie, a dit mamy à papy. Papy a haussé les épaules et continué à faire défiler les photos de leur dernier repas de famille sur sa tablette tactile. La nouvelle tendance, ce sont les objets qui ne cassent pas, a insisté mamy en zoomant sur l'article que sa fille venait de lui envoyer sur son smartphone.

Autrefois, tout était indestructible, c'était comme ça, les choses étaient conçues pour résister au temps, c'était normal. Ceux qui concevaient et construisaient les objets, ils n'étaient pas loin, c'étaient leurs voisins, ou les gens de la ville à côté, ils n'allaient pas faire du mal foutu, sans quoi ils se seraient fichu la honte. Ils travaillaient, si pas avec amour, avec conscience, ils étaient des professionnels et parfois même des passionnés. Les chaussures avaient des semelles qui se réparaient, les meubles ne perdaient pas leurs portes, les vêtements résistaient à toutes les générations, les casseroles ne cramaient pas. Tout était de qualité, même chez les pauvres, peut-être même surtout chez les pauvres qui ne pouvaient pas s'amuser à investir dans n'importe quoi. Papy et mamy faisaient bien attention à leur matériel. Le samedi, ils lustraient leurs cuivres, huilaient leurs cuirs, ciraient leurs meubles et leurs planchers.

Et puis un jour, papy et mamy avaient eu une télé. À la télé, on leur avait dit que de garder leurs vieux objets, leurs vieux meubles, vivre dans un univers vieillot plein de vieilleries, c'était nul, c'était ringard, et qu'il fallait tout balancer pour acheter de nouvelles choses, bien moins chères que les précédentes, remplaçables à souhait, au gré de leurs humeurs. Et c'est ce qu'ils avaient fait, papy et mamy, ils avaient tout balancé ce qu'il y avait d'ancestral, tout ce qui avait traversé le temps et fait ses preuves, et ils avaient mis du plastique dans leur maison, et puis des couleurs, du synthétique, des moquettes, des objets faits loin, plus par leur voisin ou le gars de la ville à côté, non, mais loin, très loin. Ça faisait classe, quand c'était écrit que c'était fait en Chine. Presque ils auraient voulu laisser l'étiquette *Made in Taiïwan* sur le nouveau pouf en fausse vache tellement ça donnait un air



exotique. Papy avait commencé à travailler dans une société de distribution de gaz parce qu'il avait perdu son travail de poissonnier depuis que l'envie de consommer industriel s'était étendue à la nourriture. Papy et mamy s'étaient mis à manger beaucoup de surgelés et de chips dans des paquets en aluminium aussi. La télé leur conseillait des tas de régimes et de façons de s'alimenter facilement, ils avaient découvert des mets surprenants comme le rouleau de printemps et le fishstick à réchauffer simplement dans le micro-ondes. Le samedi, ils allaient en ville, et ils achetaient plein de choses, plein de choses souvent inutiles, et parfois utiles puisque les choses précédemment achetées avaient lâché, plein de choses pleines de couleurs et de textures différentes, beaucoup de technologie pour papy, pas mal d'électroménager et de bijoux éphémères pour mamy, et puis des perles d'originalité pour la décoration des murs. Ils adoraient ça. Ils se sentaient progressistes, ils vivaient le progrès, ils se sentaient jeunes, jeunes comme leur intérieur, le même que celui qu'on voyait à la télé. Ensuite ils avaient vendu leur maison de village qui faisait trop fermier, trop agriculteur, pour vivre dans un préfabriqué beaucoup plus tendance que la télé leur avait également proposé, ils n'auraient plus l'air pouilleux comme Albert leur voisin régressiste qui était resté dans son habitat de famille en briques comme un naze devant son poêle à bois de merde. Ça faisait maintenant cinquante ans que ça durait, la vie de la grande course à la consommation et c'est ainsi que papy et mamy qui, au départ, étaient des gens simples, mais pas si cons étaient devenus des beufs entourés de conneries. Papy et mamy étaient maintenant vieux et un peu fatigués. Ils allaient moins en ville, ils préféraient commander sur internet.

J'ai lu que les gens se ré-intéressaient aux objets durables, a réessayé mamy en reposant son smartphone entre le pot de Bi-Fi et les fausses orchidées sur la table basse. Ils veulent retourner dans le passé, ils ne savent plus quoi inventer, ces jeunes idiots, a lancé papy, méprisant, avant de pousser un grand juron douloureux parce que la batterie au lithium de sa nouvelle tablette tactile venait de lui exploser dans les mains.

Auf
que je ne cherche
pas un employeur,
elle pensait

L'animateur socio-culturel

Depuis qu'elle travaillait beaucoup, elle n'avait plus l'occasion de réfléchir, encore moins d'écrire.

À cause des très nombreuses pauses cigarettes impératives pour ne pas péter un câble, à force de trop peu dormir et de manger des pitas faute de temps pour faire les courses et puis à trop boire, des fois, pour décompresser, ils s'étaient tous violemment pris dix ans dans la face. Leurs visages étaient harassés, ternes, gris et ridés, leurs regards étaient hagards, leurs haleines insoutenables. Mais ils étaient satisfaits, il fallait le reconnaître, car ils avaient un emploi.

Elle ne réfléchissait plus, elle n'écrivait sans doute plus jamais, le système n'étant plus au cœur de ses préoccupations, elle ne s'en préoccupait plus. C'est pas si mal, finalement, cette société, elle se disait le soir, fourbue. L'amour étant maintenant également un sujet très secondaire, elle n'aimait plus de travers et c'était positif, elle trouvait même les propositions de Netflix vraiment intéressantes. Elle se sentait bien.

Puisqu'on leur avait interdit de pratiquer l'art non commercial, qu'on leur avait coupé les vivres pour marquer le coup et puisqu'ils n'avaient pas les bonnes compétences pour travailler dans l'usine de lasagnes, on les avait guidés de force vers le partage de savoir de leur savoir. Ils avaient été ravis, les artistes déchus, qu'on leur offre un poste à la hauteur de leurs qualités de créatifs. Ils travaillaient désormais avec des gamins, pour animer des gamins, et ça s'appelait l'éducation artistique.

Les gamins avaient quatorze ans. Ils étaient drôles, ils étaient malins, ils étaient vivants, ils étaient beaux, et ils faisaient n'importe quoi, parce que c'étaient des gamins. Les gamins, ils n'en avaient vraiment rien à foutre qu'on leur partage le savoir et la pratique de l'art non commercial parce que, majoritairement, ils rêvaient de travailler dans l'import-export, de meubles ou de shit et qu'ils étaient surtout très excités par la manipulation de l'Iphone ou par faire chier les filles puisqu'ils avaient quatorze ans. Eux, les anciens de l'art pauvre, ils étaient malgré tout bien contents qu'on



les ait guidés de force vers ce poste, sans quoi ils seraient sans doute morts.

À heures régulières, toutefois, ils faisaient des pauses cigarettes, c'était impératif. C'est quand même marrant d'être là, à autant, pour essayer de leur enseigner un truc dont ils se fichent, ces gamins, la femme ancienne artiste ratée avait dit à ses collègues, ses égaux, tandis que Justin mettait des beignes à Enes et que Taoufik crachait sur Sefa parce qu'elle avait posté une photo peu flatteuse de lui sur Snapchat. J'ai comme la sensation qu'ils sont déresponsabilisés, que ça n'a pas de sens pour eux d'apprendre ce que les adultes trouvent, eux, enrichissant, d'autant qu'ils ne pourront rien en faire plus tard puisque c'est devenu interdit, elle avait continué. Mmmmmh, avait tenté un collègue, son égal, la bouche pâteuse. Peut-être qu'on devrait inverser les rôles, moi ça m'irait bien d'aller à l'école, d'étudier, de rester assise, avait soufflé une autre. Et puis, à leur place, nous, on créerait, comme on le faisait avant, avait surenchéri un quatrième avec une nostalgie très malvenue. Oui, inverser les rôles serait innovant, la femme artiste ratée avait dit. Les collègues avaient hoché la tête en regardant les gamins. Tom mettait de gentils coups de poing à Yasser qui jouait sur son Iphone. Ensuite, Yasser avait insulté Tom et une bagarre s'était déclenchée parce qu'Adam s'en était mêlé.

Tous ces bagarreurs, tous ces casseurs, faut les mettre au travail eux aussi, la femme ancienne artiste s'était entendu dire, avec une voix de président qu'elle se découvrait avec surprise depuis son engagement. Mais alors il n'y aurait plus de boulot pour nous, avait très justement réagi le collègue à la bouche pâteuse. Le service militaire dès le plus jeune âge serait peut-être la solution, avait suggéré la femme. Depuis qu'elle travaillait beaucoup, tout avait changé en elle. Je travaille pour de vrai, je ne rêve pas, elle avait songé, émue, en écrasant sa cigarette pour reprendre le service d'ordre. Elle s'était souvenue du mépris qu'elle ressentait, à l'époque de son écœurante oisiveté, à l'époque où elle ratait sa vie, pour ces types qui ne pensaient qu'à la retraite. C'était la semaine précédente, et c'était déjà loin. Oui, enfin, elle pouvait parler des vingt années qui lui restaient à tirer. Oui, enfin, elle pouvait faire la gueule, se

plaindre avec raison et se moquer des sans-emploi. Oui, pour elle aussi, désormais, la retraite serait son unique projet d'avenir. Elle était enfin normale. Elle ne réfléchissait plus, elle n'écrivait plus jamais, mais elle avait évolué, elle avait mûri. Elle avait souri intérieurement se repassant tout ce beau parcours, remplie d'une fierté jamais ressentie auparavant. Et puis elle était sortie de sa rêverie. Lâche-le, espèce de petit connard ou je te fais bouffer ta merde, elle avait beuglé. Oui, enfin, elle était insérée dans la société. Elle avait eu un petit frémissement de joie.





L'aspirtout

J'avais douze ans, et on était dans la cour qui pue. Ça puait toujours dans la cour, à cause du ruisseau qui passait derrière, qui était plus un égout qu'un ruisseau, en réalité. Et à cause du chien aussi, que ça puait, parce qu'il faisait ses crottes sur le petit pont, entre la cour et le jardin, au-dessus du ruisseau. Et ce jour-là, ça puait plus que d'habitude, parce qu'il y avait un problème avec la fosse septique, c'est mon père qui l'avait dit.

Mon père, qui ne rechignait jamais à la tâche, il avait mis une salopette verte, et des bottes en caoutchouc. Les petits et moi, et ma mère et ma grand-mère, on l'avait regardé déplacer une grande plaque de béton au milieu de la cour, une plaque à laquelle on n'avait jamais fait gaffe parce que d'habitude, on roulait dessus avec nos vélos sans faire gaffe à rien. On avait découvert ce que c'était, ce jour-là, une fosse septique. C'était une grande fosse très vaste avec plein de merde dedans. Quand mon père avait soulevé la plaque de béton, on avait été ébahis. Nous, les petits, ça nous avait fait un peu marrer de voir tous nos étrons mélangés pour donner une mousse aussi homogène.

Mon père, il avait pris une grande respiration et il était descendu dans la fosse, par l'échelle. Et ma mère et ma grand-mère, elles s'étaient mises à crier. Non, ne fais pas ça, je t'en supplie, tu vas mourir asphyxié, elles disaient, et elles pleuraient aussi. Et là, on avait compris qu'on pouvait mourir à cause des gaz de la merde, et on s'était moins marré soudain.

Ma mère, elle chantait des *Notre Père* tandis que notre père était dans le caca. Il y était resté un certain temps, il en avait jusque très haut et on ne voyait plus que sa tête dépasser. On avait attendu en retenant notre souffle pour plein de bonnes raisons. Et puis, il était remonté, par l'échelle, tout marron, en héros.

Et nous, on avait applaudi, hurlé de joie et sautillé partout parce qu'il avait survécu, mais je ne crois pas qu'il ait réussi à régler le problème parce que le lendemain, le camion Aspirtout débarquait avec son impressionnant aspirateur à merde.



Le Docteur Fesses

J'ai toujours porté une attention particulière à mon cul. Je le considérais comme mon deuxième visage en quelque sorte. Même si je ne le voyais jamais vraiment. Surtout parce que je ne le voyais jamais vraiment. Je n'avais pas une idée très claire de ce qu'il était, je l'entrevois, je l'imaginai. Je le ressentais. J'entretenais avec lui une relation passionnelle d'amour-haine. Il subissait mes variations d'humeur, vivait mes crises existentielles. Si je le méprisais, c'est que quelque chose n'allait pas en moi. D'une manière phasique, je le voulais autre. Ma relation à mon cul était le reflet de ma relation avec mon âme et avec le monde. Mon cul était mon nombril, mon être profond. Après une rupture, une de mes nombreuses ruptures, j'ai décidé de consulter. Consulter pour mon envers du décor. Je suis allée voir Docteur Fesses. Un type de 70 ans aux traits mous, à la grande mèche blanche recouvrant son crâne dénudé. Je lui ai parlé de mon problème, à Docteur Fesses, et il m'a dit qu'il avait la solution, une solution à la mesure de mon fondement, forcément, puisqu'il était Docteur Fesses. Je me suis déshabillée, il a jeté un regard distrait à mon cul, il m'a demandé de m'allonger. Et il a sorti un flingue. Un flingue lanceur d'aiguilles. Sa création, il a dit, son invention à lui, en 1975. Invention, depuis, récupérée, et commercialisée par les Chinois, il a dit, dégoûté, il était. Baisé, il était, il avait été, par les Chinois. Il a sorti son flingue donc, et l'a rempli d'un liquide marronnasse, du jus d'artichaut, il a dit. Avant, il y mettait de la caféine, mais depuis, c'était interdit, à cause des risques de crises cardiaques. L'artichaut, c'était bien aussi. Et il m'a tiré dedans, dans le cul, il m'a balancé plein de petits projectiles, centaine de minuscules piqûres de jus d'artichaut, dans mon problème, dans ma montagne incontournable. J'y suis allée quelques fois, me faire dégommer le fion. J'aimais l'écouter, je lui posais plein de questions. Il était super, il adorait les machines, il adorait construire des trucs. Il collectionnait les tractopelles, les engins de chantier, les tondeuses à gazon, les motos et les petites grues, il y en avait plein dans son jardin, qui ne ressemblait plus à rien, son jardin, tellement il avait fait des trous et des tas de terre partout. Il savait tout piloter, même un bateau, même un avion.

Mais il ne savait pas rouler à vélo parce que ses parents avaient eu trop peur pour lui quand il était gamin. Ses parents le trouvaient gauche. Pourtant il ne l'était pas, la preuve était que maintenant, il savait tout piloter, et qu'il construisait plein de choses. Il avait construit toute sa maison tout seul, et tout son cabinet de Docteur Fesses de ses propres mains. Il avait mis des caméras partout, c'est lui qui avait fait son installation tout seul. Comme ça, il disait, il pouvait voir si ses chiens ne se barraient pas, parce que des chiens, il en avait plein, il gardait ceux des voisins, et parfois, on lui en amenait en douce devant sa porte. Il me racontait tout ça, sa vie, son enfance, sa femme, ses animaux, en me fusillant le cul. Il disait que les fesses, au fond, ne l'intéressaient pas tellement, lui, ce qu'il aimait, c'était inventer, créer des objets. Il était plus ingénieur que médecin, à son avis. On passait de bons moments lui et moi. On ne parlait jamais de mon cul, jamais, c'était comme un sujet tabou, entre nous, mon cul, c'était juste notre lieu de rencontre, on parlait par-dessus. Nous, on était plus spirituels que ça, on valait mieux, sérieux. Il faisait son boulot, et moi, je l'écoutais, on parlait du monde, de la société, des gens qui se séparent et tant mieux, des firmes pharmaceutiques, des toxicomanes. Après une dizaine de rendez-vous, j'ai dû quand même lui avouer que je ne voyais pas de différence avec avant, et que, en plus, je m'en fichais, tout bien réfléchi, de mon cul, plus ou moins, et que je n'allais peut-être plus revenir. Il m'a dit qu'effectivement, dans mon cas, ça n'était pas la peine, que les résultats pouvaient se voir sur les obèses, à la limite, mais que je ne l'étais pas. J'ai été contente d'avoir un avis objectif de sa part après toutes ses séances. Je lui ai dit que j'avais passé de très bons moments avec lui, il m'a dit que lui aussi, que ça avait été un réel plaisir. On s'est serré la main, on s'est souri, dans nos regards, il y a eu beaucoup d'émotion et déjà un peu de nostalgie. Et je suis rentrée chez moi, le cul léger, l'esprit libre, remplie pour toujours d'images de trous dans la terre et de tractopelles.



Le galeriste

Le galeriste était venu à la maison. Il aimait le dessin, mais surtout les femmes qui dessinaient, et toutes les femmes plus généralement, je l'avais perçu à son regard. Il était venu ce jour-là chercher des dessins. Je l'avais reçu avec des gaufres et du café. Au bout de deux longues heures de discussion, j'avais fait la vaisselle des tasses, j'avais hâte de pouvoir me retrouver seule, je détestais ces moments, et cet homme me mettait mal à l'aise avec tous ses yeux qui insistaient. Il avait fait mine de se lever, je lui avais proposé de reprendre les gaufres avec lui pour le trajet. Non merci, mais je reprendrais bien un café, il avait dit en se rasseyant. Je m'étais tournée pour faire une grimace de saturation et je lui avais resservi du café en souriant. C'est un bel appartement que tu as là, il avait lancé. Il n'avait plus rien à dire. J'avais lu mes mails et chipoté d'une façon nerveuse sur Internet tandis qu'il buvait son café en me dévisageant, il m'avait suggéré de regarder une page d'artiste, j'avais fait la recherche pour lui faire plaisir, il s'était approché de moi et était venu voir par-dessus mon épaule les images de l'artiste en question pour me les commenter. Il m'effleurait par derrière, je sentais son haleine dans mon cou. De ce que j'en voyais, c'était particulièrement inintéressant, je lui avais dit pourtant que c'était un travail assez chouette sur lequel je me pencherais plus tard comme il était dangereusement penché sur moi en ce moment.

Je me suis levée et ai regardé l'heure. Ouh la la, il est tard, ma parole, le temps est passé si vite, tu dois être rentré à quelle heure ?, j'avais demandé. Il s'était assombri en regardant par la fenêtre et avait confirmé qu'effectivement il ne devrait pas tarder. Il avait fini par se décider, on avait traversé mon grand salon, il marchait très lentement, sa démarche devait sans doute me faire comprendre son envie de rester, je lui avais tendu sa veste et il m'avait enlacée d'une manière très embarrassante et m'avais embrassée au coin des lèvres avant de partir enfin. J'avais soupiré et j'avais foncé de l'autre côté de l'appartement, dans le couloir qui menait aux toilettes. Avec toutes ces clopes et ces cafés, j'avais une terrible envie de chier. J'avais chié, et puis j'avais fait couler l'eau de la baignoire dans la salle de bain à côté des toilettes.

Putain quel gros lourdaud, je me suis dit à moi-même, exaspérée en me plongeant dans le bain. Je commençais à me détendre quand j'ai entendu du bruit dans l'appartement et puis des pas dans le couloir s'approcher de la salle de bain. Quelqu'un a frappé à la porte. J'ai sursauté, ce qui a créé un espèce de tsunami dans la baignoire. Qui est-ce ?, j'ai demandé, tremblante. C'est moi, une voix trop grave d'homme a dit. Je suis sortie du bain et ai entrouvert la porte. C'était le galeriste.

Je me suis enroulée dans une serviette de bain et suis sortie. Mais qu'est-ce que tu fais là, y a un problème ?, j'ai demandé, complètement abasourdie. J'ai oublié de te demander quelque chose, il a dit. On a traversé le couloir, on est passé devant les toilettes, non fermées bien entendu, d'où une odeur de crotte fraîche s'échappait, évidemment qu'il devait sentir ce que je sentais moi aussi, impossible d'y échapper, je lui ai jeté un coup d'œil rapide, assez gênée. Il s'était raclé la gorge. Mais comment tu as fais pour entrer ?, j'ai redemandé. C'était ouvert, il a dit, en regardant mes pieds nus. On est arrivé dans le salon. Il était planté face à moi, j'étais dégoulinante sous ma serviette, une grande flaque se formait sur le plancher. Il avait l'air nerveux, il était un peu rougeaud, il ne trouvait plus les mots. Je pensais avoir oublié un rouleau, mais je viens de me souvenir que tu m'avais dit que tu l'enverrais par la poste, il a fini par dire. Ah, d'accord, tout va bien alors, j'ai essayé de rire. Oui, il a dit, pas de souci, je peux m'en aller. Je l'ai raccompagné à nouveau, j'ai fait un pas de recul pour échapper à son accolade foireuse et cette fois j'ai fermé la porte à clé. En retournant dans le bain, je me suis demandé si les effluves de mon caca ne m'avaient pas sauvée.
#metoo

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Aurélie William Levaux (2022)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2022/7823/13
ISBN : 978-2-930964-70-6

Aurélie William Levaux est autrice, illustratrice, performeuse et plasticienne. Son œuvre, caractérisée par une certaine pugnacité, interroge le fait d'existence, autant qu'elle souligne avec un humour singulier les aberrations de notre époque. Entretenant volontiers quelques maladresses et un « esprit de paysanne » tout en empruntant à la violence contemporaine, cette libelliste compulsive en quête de justice pulvérise les réjouissances passives et se fait l'avocate du plus pauvre, du faible... de la Femme en tout contexte.

Aurélie William Levaux ne s'attarde jamais dans une pratique. Bien qu'immatriculée depuis le début des années 2000 au registre des auteurs de bandes dessinées, elle publie romans et nouvelles, expose à travers le monde.



De la même autrice :

Les yeux du Seigneur, Bruxelles, La Cinquième Couche, 2010.

Menses ante Rosam, Bruxelles, La Cinquième Couche, 2012.

Sisyphé, les joies du couple, Genève, Atrabile, 2016.

La poutre de mon œil, Paris, Le Monte-En-L'air, 2016.

Le tas de pierre, avec Christophe Levaux, Paris, Cambourakis, 2018.

La vie intelligente, Genève, Atrabile, 2019.

Le jour de travail, Le Monte-En-L'air, 2019.

Bataille (pas l'auteur), Paris, Cambourakis, 2019.

Justice (pas le groupe), Paris, Cambourakis, 2021.

Les nouveaux ordres, Paris, Le Monte-En-L'air, 2021.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES